

Né un mardi

Elnathan John

Présentation de Céline Schwaller

Traductrice du roman

Quelques mots sur l'auteur

Elnathan John est né en 1982 à Kaduna, dans le nord du Nigéria. Il vit à Berlin depuis 2016.

Après des études de droit, il entame une carrière d'avocat, mais les lourdeurs administratives et la corruption endémique de son pays le poussent bien vite à abandonner le prétoire pour se tourner vers l'écriture.

Avant de s'atteler à l'écriture de *Né un mardi*, son premier roman, Elnathan se consacre à l'exercice de la satire et ses écrits, publiés entre autres dans l'*Economist*, le *Financial Times*, *Le Monde diplomatique* et le *Guardian*, lui valent une reconnaissance internationale.

Sa nouvelle intitulée « Bayan Layi », parue dans *Per Contra* en 2012 et sélectionnée pour le Prix Caine (qui récompense la meilleure nouvelle en langue anglaise publiée en Afrique ou ailleurs par un écrivain africain), est la scène d'ouverture de *Né un mardi*, lui-même choisi pour le prix de littérature NLNG, le plus important prix littéraire nigérian.

Focus sur l'histoire

C'est à travers sa propre voix que nous suivons le parcours de Dantala (qui signifie « né un mardi » en haoussa), un jeune garçon dont on ignore l'âge exact mais qu'on devine au début de l'adolescence. Après avoir passé six ans dans l'école coranique où son père l'avait envoyé, il finit par intégrer une bande de gamins des rues au lieu de retourner dans son village natal où, entre-temps, son père est mort et sa mère a sombré dans la folie après avoir perdu ses deux dernières filles dans des inondations.

À la veille des élections, ces jeunes, démunis, désœuvrés et violents, sont recrutés par un des deux partis en lice pour effectuer ses sales besognes. Après l'assassinat sordide d'un vieil homme au cours d'une de ces opérations et la mort de son meilleur ami lors d'une confrontation avec la police, Dantala s'enfuit de Bayan Layi.

Il trouve refuge dans une mosquée de Sokoto où il est rapidement repéré par un imam salafiste modéré, Sheikh Jamal, qui lui propose de travailler avec lui et le prend sous son aile. Ayant repris son véritable prénom, Ahmad, curieux, vif et intelligent va, au cours des années suivantes, s'instruire et apprendre la tolérance auprès de Sheikh, mais aussi être confronté à la radicalisation et à l'intégrisme en la personne de Malam Abdul-Nur, l'autre imam de la mosquée, qui partira fonder une secte sanguinaire à l'écart de la ville.

Malgré un climat de plus en plus inflammable au fil des années, Dantala parviendra à nouer une amitié indéfectible avec Jibril, un jeune homme issu d'un autre groupe linguistique et religieux qui lui apprendra les rudiments de la langue anglaise, et il découvrira même l'amour avant d'être rattrapé une fois de plus par la violence d'une société livrée à quelques fanatiques détenant le pouvoir parce qu'ils détiennent les armes et l'argent.

Le livre : Genèse

Bien qu'issu d'une famille chrétienne, Elnathan John a choisi de nous faire partager le destin d'un *almajiri*, c'est-à-dire un élève d'une école coranique. Ce personnage lui a été inspiré par Basiru, un jeune musulman itinérant de Sokoto envoyé à Zaria pour étudier le Coran alors que lui-même y étudiait le droit.

C'est grâce aux nombreuses conversations sur sa vie qu'Elnathan a compris, selon ses propres dires, « à quel point [il] était ignorant du système des *almajirai* et du tutorat islamique, utilisé par les professeurs et les parents pour se débarrasser des jeunes garçons ou les exploiter dans des conditions de vie inhumaines. » L'auteur explique que s'il a pu « entrer dans son monde », c'est simplement parce qu'il lui avait demandé son prénom alors que la plupart de ces jeunes garçons sont des anonymes qui survivent « en cirant des chaussures, en faisant la vaisselle, en lavant le linge, car les professeurs ne leur donnent pas à manger ».

« Il venait me voir, nous parlions, et puis un jour, il a disparu. Je me suis rendu compte à quel point sa vie était précaire. Beaucoup de gens, parce qu'ils ne sont pas nommés, sont déshumanisés et n'existent que comme des statistiques. Leurs voix sont effacées, elles peuvent l'être aussi par l'inefficacité d'un gouvernement qui les étouffe. Dans mon roman, j'ai essayé d'interroger la nature politique du fait de nommer quelqu'un : ce que cela signifie, qui a le pouvoir de le faire ? »

Pour le cadre de cette histoire, l'auteur confie qu'il s'est inspiré de conflits entre chiites et sunnites qui ont eu lieu dans le nord du pays où se trouve Sokoto, mais qui n'ont pas forcément été relayés par les médias internationaux. L'histoire se déroule avant que Boko Haram, à l'origine un mouvement religieux, ne devienne un mouvement militaire armé mais, bien que le nom ne soit jamais prononcé, on perçoit au travers de la dérive extrémiste de Malam Abdul-Nur l'émergence de qui deviendra la secte terroriste que l'on connaît aujourd'hui.

Petites notes sur la traduction

Cette empathie pour les *almajirai* est ce qui fait la force de ce roman. La langue employée par le personnage dans la version originale y sonnait juste, à la fois naïve, sensible, lucide, parfois drôle ou au contraire très dure. L'enjeu était donc de restituer cette écriture et ce rythme au plus près de l'oral qui forcent l'écoute car ils établissent d'emblée la proximité du lecteur avec Dantala.

La narration tenant ici à la fois du récit, du reportage, du témoignage et du journal intime, il fallait que la version française épouse toutes ces formes tour à tour. Il est d'ailleurs intéressant de noter que la langue de Dantala, son vocabulaire et sa façon de s'exprimer évoluent à mesure que le personnage s'instruit, apprend : elle se nourrit de ses expériences et de ses réflexions.

Le passage où Dantala tient un carnet où il note des mots anglais est particulièrement intéressant du point de vue de la traduction, car il a fallu retranscrire les fautes qu'il commettait dans cette langue en trouvant des équivalents plausibles et compréhensibles en français.

Le goût que développe Dantala pour l'apprentissage, la lecture et la culture montre à quel point l'éducation est, pour l'auteur, un moteur essentiel à l'ouverture d'esprit et à l'ouverture sur le monde qui seules pourraient permettre à cette jeunesse nigériane privée de repères d'avoir un regard critique sur l'extrémisme religieux qui gangrène le pays. D'où l'importance de garder cette langue ouverte que propose Elnathan John en mêlant à l'anglais (ou en français pour la traduction) des mots haoussas et arabes qu'il choisit de ne pas traduire.